



# « Le Día de Muertos, ce n'est pas un carnaval, c'est un hommage aux défunts »

Pourquoi marche-t-elle autant chez nous, cette fête des morts mexicaine, joyeuse et colorée ? Reportage dans les Marolles, où on rallume la flamme entre les vivants et les morts.

## REPORTAGE

JULIE HUON

Les *calaveras*, les crânes fleuris. Le *papel picado*, le papier de soie finement découpé. La fleur de *cempasúchil*, petite lumière qui guide les âmes rendant visite aux vivants. Les *ofrendas* ou offrandes, les autels dressés dans les maisons, gorgés de photos, de bougies, d'encens et des plats favoris des défunts. La Catrina, enfin, femme squelette au chapeau à plumes que le graveur mexicain Posada inventa en 1910 pour se moquer de celles et ceux qui reniaient leurs origines indigènes en singeant l'élite européenne...

Pourquoi ça marche chez nous, le Día de Muertos ? Pourquoi ça prend ici, si loin d'Oaxaca ? En Belgique, on en trouve partout désormais. D'Anvers à Charleroi, tout le monde a sa déco, son orchestre et son cortège aux flam-

beaux, mais c'est à Bruxelles qu'est né le premier rendez-vous, il y a près de 20 ans. Quand le musicien mexicain Isra Balderas a voulu importer l'un des plus beaux rituels de son pays et offrir aux Belges un autre rapport à la mort, festif et communautaire.

### « Une façon joyeuse de rendre hommage »

« Au départ, c'était presque rien », rappelle la réalisatrice belge Célia Dessardo, membre du collectif Tas d'Os en charge des ateliers et de la dimension artistique de l'événement. « Juste une petite fête locale aux Marolles, lancée par Isra Alonso qui était installé depuis deux ans à Bruxelles. Avec le Centre culturel Bruegel, il a proposé de faire découvrir ses traditions dans les écoles et les maisons de repos du quartier. Un groupe d'une dizaine de musiciens mexicains en tournée est venu fabriquer l'événement avec lui. Il y a

eu cette première procession, on se disait qu'il y aurait deux pelés, trois ton-dus, mais non : 2.000 personnes tout de suite. On a compris qu'on répondait à quelque chose qu'on n'avait pas mesuré du tout. »

De là, tout s'est construit. On leur demande de recommencer l'année suivante et le collectif réoriente au fil du temps, en voyant ce qui prend le plus. La procession, incroyable, qui réunit aujourd'hui plus de 10.000 personnes. Mais aussi l'autel posé sur le parvis, énorme, impossible à rater, où n'importe qui peut venir déposer une offrande à ses morts. « Il est devenu le cœur de l'événement, tandis que la procession est son final festif », poursuit-elle. « Mais attention, ce n'est pas un carnaval. Avant tout, c'est un hommage aux défunts. Ce n'est pas non plus de la réappropriation : des artistes mexicain(e)s travaillent en dialogue permanent avec le collectif sur ce qui est fait ici. D'ailleurs là-bas, le Día de Muertos n'est pas figé mais en réinvention constante, avec mille manières de célébrer selon les régions. C'est cette vitalité-là, vivante et diverse, qu'on essaie de transmettre. »

Maria Hermosillo, Mexicaine originaire de Querétaro, vit en Belgique de-

**La procession du Día de Muertos à Bruxelles réunit aujourd'hui plus de 10.000 personnes.** © MARIE LHOIR.

puis dix ans. Aujourd'hui chargée de communication du festival Día de Muertos, elle raconte le rituel comme on le vit là-bas. « Dans cette tradition, on donne un peu de légèreté à quelque chose de très lourd. On sait que nos défunts vont venir nous rendre visite cette semaine alors on les accueille avec leur plat ou leur boisson préférée, on se souvient d'eux en famille, on partage des souvenirs. C'est une façon joyeuse de leur rendre hommage. »

Chez elle, Maria dresse chaque année un autel qu'elle construit en carton, sur trois niveaux : « Traditionnellement, il y en a sept, un pour chaque jour de la semaine où l'on va penser tour à tour aux enfants, aux personnes seules, aux animaux de compagnie disparus, etc. » Elle fait ensuite brûler du copal et des bougies, ajoute des fleurs, des photos, évidemment. « Ma grand-mère adorait la tequila, donc je mets un petit shot et je trinque avec elle avant la nuit. » Depuis qu'il la connaît, son compagnon, belge, fait pareil pour sa mamie : « Ça lui a permis d'en parler, de se rappeler des choses qu'il n'aurait peut-être pas évoquées autrement. Voilà, c'est l'objectif : faire continuer à vivre les morts parmi les vivants. »

## atelier Aux Marolles, les enfants mettent la mort en couleurs

### REPORTAGE

J.H.

Auons-le, il y a beaucoup de petits chats morts, de cochons d'Inde et d'arrière-grands-parents ce lundi matin dans le cœur des enfants qui participent à cet atelier d'offrandes, sauce mexicaine. Au premier étage du centre Bruegel, à Bruxelles, ça fourmille littéralement : ils et elles fouillent partout, partout dans des caisses remplies à craquer de marteaux, de ciseaux, de pinceaux, de figurines, de perles, de paillettes, de petits objets à coller et de magazines à découper. Soit mille brois colorés destinés à transformer leurs boîtes à sardines en... autels miniatures.

C'est que, quand tout le pays est passé à l'heure d'hiver, la maison de la culture des Marolles, elle, s'est mise à l'heure du Mexique pour une semaine. Une semaine d'ateliers, contes, concerts, balades et même un café mortel qui s'égrèneront jusqu'à l'incroyable procession du Día de Muertos, ce samedi 1<sup>er</sup> novembre, de la rue des Tanneurs à la place du Jeu de Balle.

Et ce qu'on prépare ce matin – les offrandes aux disparus – a une grande importance dans la tradition mexicaine. A chaque table, les histoires foisonnent. Mattias, 6 ans et demi customise sa boîte à sardines pour Papy Maurice, aka Papy Bonbons, le grand-père de son papa. « Il avait pas de cheveux, il aimait les autos et il faisait des maisons. »

Plus loin, Gaston, 9 ans, regrette Charli, son cochon d'Inde à qui il n'a pas pu dire au revoir : « Il est mort chez mes grands-parents, pendant que j'étais en vacances. » Sa maman, elle, pense à Géraldine, une amie décédée il y a peu, à 42 ans : des plumes fluo et duveteuses pour une femme « forte, courageuse, un peu folle ».

On a encore Eleonore et Tamara, les filles belgo-colombiennes de Silvana et Sophie, qui rendent hommage à trois femmes inspirantes, tantes et grand-mères. Silvana explique qu'elles sont venues une première fois « quand une petite de leur classe est décédée. C'était terrible, on ne savait pas comment en parler. Cet atelier nous a aidées ».

Valérie Tordoir et Nora Juncker, les



**Au centre Bruegel, les enfants et les parents participent à un atelier pour confectionner leur propre offrande.** © M. LHOIR.

deux artistes membres du collectif Tas d'Os (lire par ailleurs) qui orchestrent cette folle matinée, expliquent comment il est impossible de respecter un horaire tant l'exercice déborde d'émotions et de créativité : « Même les plus timides se laissent prendre au jeu. C'est une introspection : tu fouilles dans les boîtes comme dans tes propres souvenirs. »

### Et la magie opère

Les offrandes terminées, on ira les suspendre dans l'arbre de vie dressé dans la cour. Elles resteront exposées toute la durée de la fête avant d'être récupérées. « Les enfants ont souvent du mal à se séparer de leur création », confie Valérie Tordoir. « Dans un atelier, l'autre jour, à la bibliothèque, un petit garçon qui venait juste de perdre son papa a voulu repartir avec sa boîte. On l'a laissé faire, évidemment. C'est étrange, le poids de ces objets. Il faut passer le soir devant le centre Bruegel, c'est là que la magie opère. Il faut voir les passants rentrer du travail et s'arrêter devant l'autel illuminé de bougies. Ils entrent, restent un moment et on

les entend dire : « Oh, je peux pas repartir sans laisser quelque chose pour maman ! » Alors ils reviennent ou utilisent les petits papiers qu'on leur laisse pour écrire ou dessiner. »

Ces ateliers, elle les anime aussi en classe : « On parle des rites de partout. On explique qu'à Madagascar, on retourne les os des ancêtres tous les dix ans, qu'en Turquie, on enterrait jusqu'à il y a peu ses morts au fond du jardin... Chez nous ? Des chrysanthèmes et basta. » Et les propose aussi dans les maisons de repos. Célia Dessardo se souvient qu'au départ, les directeurs n'étaient pas chauds-chauds : « « On ne va quand même pas parler de la mort aux personnes âgées ! » Et pourtant, ce sont elles qui en redemandent. Elles ont connu tellement de deuils, elles savent que ça approche. Et je vous jure que quand elles bricolent, elles ne font que rire et faire des blagues ! »

La procession, ce 1<sup>er</sup> novembre, partira à 19 h du croisement de la rue des Tanneurs et du boulevard du Midi pour arriver à 20 h 30 sur la place du Jeu de Balle. Programme complet sur [www.diademuertoes.be/](http://www.diademuertoes.be/)